

Se sentir responsable (700 mots)

Saint-Exupéry vient de retrouver son ami Guillaumet, pilote au service de l'Aéropostale. Ce dernier a été victime d'un accident d'avion au cours d'une terrible tempête de neige dans les Andes, et il a survécu en pensant à ses proches (« Après deux, trois, quatre jours de marche, on ne souhaite plus que le sommeil. Je le souhaitais. Mais je me disais : Ma femme, si elle croit que je vis, croit que je marche. Les camarades croient que je marche. Ils ont tous confiance en moi. Et je suis un salaud si je ne marche pas ») et à son sens du devoir (la nécessité d'acheminer le courrier qui lui a été confié). L'écrivain le veille dans la chambre de l'hôpital de Mendoza (en Argentine) où Guillaumet se remet de ses graves blessures.

Ton corps n'oubliait pas les rochers ni les neiges. Ils te marquaient. J'observais ton visage noir, tuméfié, semblable à un fruit blet qui a reçu des coups. Tu étais très laid, et misérable, ayant perdu l'usage des beaux outils de ton travail : tes mains demeuraient gourdes, et quand, pour respirer, tu t'asseyais sur le bord de ton lit, tes pieds gelés pendaient comme deux poids morts. [...]

« Ce que j'ai fait, je le jure, jamais aucune bête ne l'aurait fait. » Cette phrase, la plus noble que je connaisse, cette phrase qui situe l'homme, qui l'honore, qui rétablit les hiérarchies vraies, me revenait à la mémoire. Tu t'endormais enfin, ta conscience était abolie, mais de ce corps démantelé, fripé, brûlé, elle allait renaître au réveil, et de nouveau le dominer. Le corps, alors, n'est plus qu'un bon outil, le corps n'est plus qu'un serviteur. Et cet orgueil du bon outil, tu savais l'exprimer aussi Guillaumet [...] Dans la chambre de Mendoza où je te veillais, tu t'endormais enfin d'un sommeil essoufflé. Et je pensais : si on lui parlait de son courage, Guillaumet hausserait les épaules. Mais on le trahirait aussi en célébrant sa modestie. Il se situe bien au-delà de cette qualité médiocre. S'il hausse les épaules, c'est par sagesse. Il sait qu'une fois pris dans l'événement, les hommes ne s'en effraient plus. Seul l'inconnu épouvante les hommes. Mais, pour quiconque l'affronte, il n'est déjà plus l'inconnu. Surtout si on l'observe avec cette gravité lucide. Le courage de Guillaumet, avant tout, est un effet de sa droiture.

Sa véritable qualité n'est point là. Sa grandeur, c'est de se sentir responsable. Responsable de lui, du courrier et des camarades qui espèrent. Il tient dans ses mains leur peine ou leur joie. Responsable de ce qui se bâtit de neuf, là-bas, chez les vivants, à quoi il doit participer. Responsable un peu du destin des hommes, dans la mesure de son travail.

Il fait partie des êtres larges qui acceptent de couvrir de larges horizons de leur feuillage. Être homme, c'est précisément être responsable. C'est connaître la honte en face d'une misère qui ne semblait pas dépendre de soi. C'est être fier d'une victoire que les camarades ont remportée. C'est sentir, en posant sa pierre, qu'on contribue à bâtir le monde.

On veut confondre de tels hommes avec les toréadors ou les joueurs. On vante leur mépris de la mort. Mais je me moque bien du mépris de la mort. S'il ne tire pas ses racines d'une responsabilité acceptée, il n'est que signe de pauvreté ou d'excès de jeunesse. J'ai connu un suicidé jeune. Je ne sais plus quel chagrin d'amour l'avait poussé à se tirer soigneusement une balle dans le cœur. Je ne sais à quelle tentation littéraire il avait cédé en habillant ses mains de gants blancs, mais je me souviens avoir ressenti, en face de cette triste parade une impression non de noblesse mais de misère. Ainsi, derrière ce visage aimable, sous ce crâne d'homme, il n'y avait rien eu, rien. Sinon l'image de quelque sottise petite fille semblable à d'autres.

Face à cette destinée maigre, je me rappelais une vraie mort d'homme. Celle d'un jardinier, qui me disait : « Vous savez... parfois je suis quand je bêchais. Mon rhumatisme me tirait la jambe, et je pestais contre cet esclavage. Eh bien aujourd'hui, je voudrais bêcher, bêcher dans la terre. Bêcher, ça me paraît tellement beau ! Et puis, qui va tailler mes arbres? » Il laissait une terre en friche. Il laissait une planète en friche. Il était lié d'amour à toutes les terres et à tous les arbres de la terre. C'était lui le généreux, le prodigue, le grand seigneur ! C'était lui, comme Guillaumet, l'homme courageux, quand il luttait au nom de sa création, contre la mort.

Antoine de SAINT-EXUPÉRY, *Terre des Hommes*, chap. 2 « Les camarades », 1939, *Œuvres complètes*, éd. Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1994, p.197

Pistes d'analyse du texte (à relever mentalement, surligner des passages, annotés rapidement+ improviser en 5-7 min)

Thème : grandeur de Guillaumet, grandeur de l'homme. Valeur, dignité dans l'action.

Thèse : cette grandeur vient de se sentir responsable, accomplir sa tâche (avoir à cœur de bien travailler "travail"§3) conférant une noblesse à l'homme.

Plan du texte :

1. Portrait de Guillaumet en homme courageux et volontaire
2. Mais surtout, grandeur de la responsabilité (généralisation à tout homme).
3. Précision par concession/réfutation et bouclage sur Guillaumet : Loin du vain mépris de la mort, le souci ardent et ardu de la terre

Manière d'écrire: Un souvenir est évoqué sous forme d'un récit (**narratif**) ; il entraîne une réflexion sur la valeur de l'expérience dont l'auteur cherche à expliciter le sens (**moral, réflexion philosophique**). Proche de l'**apologue** car **généralisation** à partir d'expériences concrètes, repérables dans la biographie de l'auteur.

1. Point de départ de l'extrait : autobiographique, une relation d'amitié avec un collègue qui fut un des plus grands pilotes civils de l'aviation française. Dédicataire de l'ouvrage (« *Henri Guillaumet, mon camarade, je te dédie ce livre* »), connu pour son aventure de survie légendaire en 1930 suite à une tempête de neige dans les Andes. Ce texte a d'ailleurs contribué à rendre l'épisode célèbre auprès du grand public [on peut ainsi souligner l'enjeu de l'extrait]. Description physique du corps meurtri, pathétique et méconnaissable pour l'ami, qui déplore assez vite qu'il ait perdu (en réalité temporairement) la capacité d'agir, "l'usage des beaux outils de ton travail". Alliance de mots peu usitée "beaux outils".

Puis citation au **discours direct** pour conserver intacte l'émotion du survivant qui renoue avec la communauté humaine. Phrase qui décrit bien son combat pour marcher (durant 5 jours et 4 nuits sans dormir de peur de mourir de froid, volonté qu'on retrouve au moins son corps pour que sa femme touche plus vite la pension) mais qui peut être reprise et élargie à la condition humaine, notamment celle de l'homme qui travaille.

Supériorité de l'homme sur l'animal car **volonté** qui peut faire se dépasser le corps au-delà de ce qui est concevable. Fierté d'un corps qui sert bien l'homme. **Portrait** de Guillaumet via ses possibles réactions imaginées par l'écrivain dans un moment si dramatique (convalescence encore fragile) : dédain pour le mot de *courage*, inexactitude de modestie, jugée au passage médiocre. **Mise en perspective** des qualités nécessaires dans toute épopée : affrontement et non évitement de l'événement, sans naïveté ("lucide") ni légèreté ("gravité"), **conséquence** de sa rectitude ("droiture").

2. Approfondissement de l'analyse, par **ajout** et **gradation** (de plus, une plus grande qualité) + **généralisation** à tout homme. Valeur si lien individu-

collectivité/communauté, connexion, empathie, destin collectif qui rend fier de ce que les autres accomplissent.

"Se sentir responsable" se distingue de "détenir de hautes responsabilités dans le monde professionnel". Selon l'auteur, chaque homme est responsable (à sa mesure) d'accomplir une tâche, la noblesse de son travail venant de sa capacité à endosser cette responsabilité. Idée sous-jacente de liberté.

Déploiement de l'humanité, dilatation, joue sur **polysémie** de "large" - **largeur/largesse** (= disposition à être généreux) : "il fait partie des êtres larges qui acceptent de couvrir de larges horizons de leur feuillage". Accepte de répondre de, de s'exposer à la critique, de s'engager pour, de s'attacher à : prise de risques. **Élargissement** aux dimensions de l'humanité avec laquelle on entre en empathie (de la honte à la fierté), dont on est solidaire. **Répétition** du verbe "bâtir", édification dans les deux sens du terme.

3. **Concession** : certes, proximité avec toréadors ou joueurs (point commun : acceptation du risque). Mais **réfutation** du faux courage, du vain mépris de la mort qui peut être conséquence d'une légèreté. Toute aventure n'est pas aussi grande. Recours **au je biographique** pour proposer un contrexemple plus précis, plus caricatural. Vignette du suicidé par amour, non sans coquetterie ("gants blancs") appelle expression de **jugements** ("vante", "me moque", "excès", "sotte") et implicitement dénigrement de la qualité du lien amoureux en question. Mis en **opposition** ("face à") avec l'exemple du jardinier bêchant sa terre (rendu proche par le pronom COD "me", ton de la confiance personnelle, des *ultima verba* testamentaires, "[la mort d']un jardinier qui me disait"). "Chagrin d'amour" (autocentré) s'oppose à "lié d'amour", "triste parade" à "vraie mort d'homme" (à comprendre aussi comme **hypallage** = mort d'un vrai homme ?), jeunesse à probable vieillesse. 4 occurrences de "bêcher", répétition peu élégante mais qui mime l'obstination du vrai travailleur.

L'insignifiant ("une terre en friche") prend une dimension d'ampleur ("une planète en friche"), par le **glissement sémantique** entre les deux sens de *terre* : on passe du sens 1 de "domaine, propriété foncière, considérée comme un bien, généralement exploitée" aux dimensions limitées à un sens 2 : "planète", élément de l'Univers où vit l'homme, ce qui souligne la part **d'universalité** que chaque acte individuel peut prendre. Contribution à l'édification de l'humanité. Grandissement de l'humble (qui n'est pas **héroi-comique**) : "c'était lui le grand seigneur" au terme d'un **rythme ternaire** élogieux ponctué par l'**exclamatif**. // *Candide* de Voltaire, "Il faut cultiver notre jardin", concentration sur un effort humble portant sur l'environnement proche après avoir parcouru le vaste monde. Évocation de la dure peine (sueur, "rhumatisme") regrettée car participation à beauté ("tellement beau"). Le terme d'"esclavage" n'est pas renié mais transcendé par un "amour", investi d'une mission qu'il sert mais qui le grandit. Effet de bouclage sur Guillaumet, et grandissement épique et existentiel "lutte contre la mort". Émotion et argumentation précise se conjuguent donc dans un texte au style soigné.

Commentaire (dissertation personnelle) :

Choix d'un sujet : Lister mentalement plusieurs questionnements possibles

- 1) « Responsable un peu du destin des hommes, dans la mesure de son travail. » : En quoi travailler nous lie-t-il au destin de l'humanité ?
- 2) « Bêcher, ça me paraît tellement beau ! » : En quoi un travail pénible peut-il être beau ?
- 3) §2 : Ce qui distingue l'homme de la bête est-il que sa conscience peut à volonté dominer le corps pour le forcer à être un outil ? *ou bien* 3b) Le travail ne mène-t-il pas à une aliénation du corps ? (corps torturé au travail, contraint, chosifié)
- 4) dernier § : Comment l'amour, qui suppose la liberté, peut-il s'exprimer dans le travail s'il est en partie esclavage ?
- 5) Le corps est-il nécessairement engagé dans la pénibilité du travail ?
- 6) Une âpre lutte est-elle nécessaire pour la création ? (dernière phrase notamment)
- 7) Le courage est-il la principale vertu morale du travailleur ? *ou bien* 7b) En quoi le travail est-il la meilleure mise en œuvre du courage ?

Mesurer (pour la 2nde et 3^e colle not.) quels exemples on a à sa disposition dans les œuvres (et dans sa mémoire...) pour illustrer la dissertation. Ici par exemple, choisissons le sujet 2.

La grâce d'un geste (de danseur par exemple) vient de l'apparente aisance avec laquelle il est exécuté alors qu'il est ardu. Mais la plupart des gestes de travail sont pénibles et inélégants. Les dures besognes, comme le bêchage apportent souvent de la souffrance, on « pest[e] contre cet esclavage ». Le mouvement spontané de l'homme est de se détourner de la souffrance en général. Un corps perclus n'est pas beau. Peut-on dès lors parler de beauté du travail ou est-ce un abus de langage pour parler de la beauté du résultat atteint ?

En quoi un travail pénible peut-il être beau ?

On commencera par évoquer contrainte, épuisement, rudesse, âpreté... autant de termes concernant le travail qui contrastent avec la beauté. Dès lors, parler de beauté d'un travail se dirait en un sens symbolique, ou alors résulterait d'un éloignement. Cependant, l'homme aspire à une harmonie au cœur même de son travail, à laquelle il aurait droit et qu'une organisation sociale juste pourrait lui apporter.

I - La laideur du travail

1. **Les mouvements du travail sont souvent disgracieux.** Virgile vante le labeur opiniâtre « *improbus* » (acharné, I, p. 47) de qui « engage la lutte avec le guérêt, brise les mottes » (p. 44). Il emploie de nombreux sèmes d'effort et de pénibilité par exemple lorsque le bétail est mort tué par la peste : les hommes « gravissent les montagnes en traînant, *le cou tendu*, de gémissants chariots » (III, p. 140, et par hypallage l'homme gémit peut-être également, sans élégance). La silhouette humaine apparaît accablée, écrasée et non radieuse. De plus, les tâches répétitives sont monotones quand la beauté suppose peut-être une certaine variété. Empêchés de réaliser du bel ouvrage, les ouvriers côtoyés par Simone Weil ont pour seuls objectifs de produire plus et plus vite. L'impératif de profit a remplacé la gratuité du beau. Dans le film *Les Temps Modernes* que la philosophe recommande aux patrons avec lesquels elle correspond, Charlot interrompt la cadence infernale du travail à la chaîne et reconquiert sa dignité en réintroduisant la souplesse de la danse pour mieux protester contre les gestes mécaniques qui lui étaient imposés.
2. **Le travail apporte difformité, déformation** (on note qu'en latin : *forma* = beauté). Dans le texte de Saint-Exupéry, le corps de Guillaumet est « tuméfié », « très laid », hors service suite à son

accident de travail et le jardinier de la conclusion couvert de sueur, perclus de rhumatismes. De même, le travail ouvrier laisse des stigmates : les hommes y sont réduits à des instruments de travail, animalisés. Simone Weil décrit « les regards et les attitudes de bêtes en cage » (« Expérience de la vie d'usine », p. 342), elle dira avoir retiré de cette année d'usine « l'âme et le corps en morceaux » (lettre au P. Perrin), disloqués (cf. p. 271). La beauté et la grâce ne semblent revenir que quand le travail s'arrête : « joie de vivre, parmi ces machines muettes, au rythme de la vie humaine » (« La vie et la grève des ouvrières métallos », p. 276), mais elle ne se berce pas d'illusions car elle note « le pli de la passivité contracté quotidiennement pendant des années et des années ne se perd pas en quelques jours, même quelques jours si *beaux* » (p. 278). Ainsi la beauté a fugacement affleuré mais le quotidien est fait de laideur.

3. **Il devient synonyme de vilénie et de vulgarité.** Le mépris de l'homme se trahit par un langage négligé et grossier. Vinaver fait dire à Dutôt : « je m'en torche de vos notes de service moi il me faut la camelote » (p. 18). Selon Weil l'ouvrier se fait avilir et elle a recours à un lexique de la souillure : « Dans cette sale boîte, il y a un atelier particulièrement dégoûtant : c'est le mien » (« Lettre à Boris Souvarine », p. 73).

Tr° : Ainsi le travail est avant tout pénible, disgracieux et avilissant. Cependant, le jardinier mourant du texte de Saint-Exupéry regrette de ne plus bêcher car « ça me paraît tellement beau ». Peut-être y a-t-il alors une beauté du travail quand on s'en éloigne ou qu'on le regarde sous un angle plus symbolique ? Cette distance serait alors soulignée par « ça me paraît », question de perspective plus que de réalité.

II- Certaines tâches, quoique difficiles, paraissent belles sous un certain angle.

1. **C'est une beauté en partie illusoire, fruit d'un éloignement.** Il s'agit probablement d'une idéalisation rétrospective de ce dont on a été capable (pour le vieillard que la vie abandonne dans le texte de Saint-Exupéry) ou d'une tâche qu'on voit faire par d'autres : **Virgile** est sans doute issu d'une famille de cultivateurs qui l'auraient initié, mais ce n'est pas son métier quotidien, il chante les besognes agricoles avec d'autant plus de grâce peut-être qu'il ne doit pas s'y livrer. Dans la pièce de **Vinaver**, la beauté souhaitée pour le nom de papier-toilette vise à faire oublier qu'il s'agit d'une réalité très triviale, tout comme le nom des végétaux « éloigne davantage » ou « escamot[e] » (p. 171-172) la réalité. Les consultants évoquent beaucoup plus l'« **agréable** » (p. 185) et le **plaisir** que le beau. Les responsables du marketing recherchent la beauté dans le nom du papier-toilette pour mieux faire oublier son usage (« Mousse et Bruyère » évoque nature et douceur, d'autres noms de la liste suggèrent beauté et pureté : Ophélie, Le Merveilleux, Lys, Eden, Blanche-Neige..., p. 155-159).

2. **Aux uns le travail pénible, aux autres la beauté : la société opère une division.** Le travail oppose ceux qui besognent sans grâce et les possédants qui peuvent jouir de la beauté issue de ces efforts. **Simone Weil** oppose le plaisir des utilisateurs des automobiles neuves à l'accablement des ouvriers soumis à une cadence infernale (p. 393). Le résultat du travail est beau pour celui qui en profite, mais on préfère se cacher ce qu'il coûte aux travailleurs. Les ouvriers de l'usine de papier toilette ne sont même pas montrés dans la pièce, tandis que le vieux **Fernand** a le loisir de peindre un modèle ravissant et de montrer à Margerie ses jolies tabatières, à elle qui veut vivre au cœur du « quartier le plus élégant » (p.197). Mais ni le joli ni l'élégant ne sont vraiment le beau. Jenny et Benoît se lancent sans douleur dans le commerce de perruques (pour les femmes qui veulent se sentir plus belles) mais on sent l'ironie du dramaturge dans le slogan « fiez-vous aux apparences » (p. 249), qui trahit l'escroquerie ou la superficialité. Certains révolutionnaires voient d'ailleurs dans l'idéal de beauté le reflet d'une pensée bourgeoise ou luxueuse. Les représentations au cours des siècles illustrant le texte de **Virgile** montrent la beauté des gestes du travailleur paysan mais peut-être au prix d'une idéalisation artistique, tout comme la pièce de **Vinaver**

semble opposer le beau et l'utile, Alex quittant brutalement le monde de la musique et de l'art pour celui de l'entreprise. Le professeur au Collège de France dont la mythologie est assez poétique (p.132-133 « fleur des champs si blanche ») doute lui-même de son utilité sociale. Quoiqu'il en soit Virgile décrie le vain luxe (« boire dans une gemme et dormir sur la pourpre de Sarra ») et vante la beauté du travail paysan (« c'est par là qu'il sustente sa patrie et ses petits-enfants » (II, p. 103).

Tr° : Généralement disgracieux, le travail peut sembler beau pour ceux qui jouissent de ses fruits. Mais en quoi le travailleur lui-même peut-il trouver belle son action ?

III – L'homme peut trouver une beauté au cœur même de son travail et on la lui doit.

1. La fin embellit les moyens. Avoir une mission à accomplir rend beau le travail.

Certaines tâches au premier abord laides sont ennoblies par la fin qu'elles visent, le processus de travail fait advenir une métamorphose embellissante : « n'aie point honte de saturer d'un gras fumier le sol aride, ni de jeter une cendre immonde par les champs épuisés » (**Virgile**, I, p. 43), même si le résultat est plus qualifié d'abondant que de beau. La beauté peut nous aider à supporter des choses très difficiles. Certains d'entre vous sont prêts à manger beaucoup de physique parce qu'ils aiment contempler la beauté du firmament étoilé.

Par ailleurs, servir un bien commun rend sa tâche belle. Il y a une beauté dans le travail lorsqu'il unit les hommes autour d'un projet. « Les gens c'est jamais très joli quand il n'y a plus de boîte pour leur donner le sentiment qu'ils font quelque chose en commun » (**Vinaver**, p. 61) : sous-entendu cette laideur morale se voit moins quand ils unissent leurs forces imparfaites vers une réalisation commune.

Être relié à ceux qui nous font travailler par la connaissance des mêmes beautés est une piste sérieusement étudiée par **Weil**, qui veut travailler à répandre une beauté qui unisse les hommes au lieu de les diviser. Non en imaginant des produits de luxe nécessairement réservés à quelques-uns, mais par exemple, en préparant des commentaires d'œuvres littéraires que tous puissent admirer (on peut penser à la distinction scolastique entre biens partageables et biens communicables). En 1936, avec l'accord de Victor Bernard, elle dit vouloir « rendre les chefs-d'œuvre de la poésie grecque (que j'aime passionnément) accessibles aux masses populaires » (p. 244). Elle commence par le théâtre grec, *Antigone* : « cela doit pouvoir intéresser et toucher tout le monde – depuis le directeur jusqu'au

dernier manœuvre ». Il est significatif qu'elle demande à le signer du pseudonyme « Cléanthe (du nom d'un Grec qui combinait l'étude de la philosophie stoïcienne avec le métier de porteur d'eau) » (p. 245), unissant tâches intellectuelles et manuelles.

2. En effet, l'harmonie notamment entre corps et esprit semble un des critères d'un beau travail. Bêcher, c'est sans doute plus beau que devoir faire « 800 » pièces à l'heure sous les aboiements d'un contremaître (« La vie et la grève des ouvrières métallos », p. 266). Quand le corps ouvrier est dissocié de son âme et de son esprit chez Weil, le paysan virgilien qui maîtrise ses actions expérimente l'harmonie d'un corps qui pense, sait pourquoi il agit et comment il doit orienter son geste. L'harmonie vient aussi du fait que (généralement) il peut mesurer intellectuellement qu'il est récompensé à proportion de ses efforts physiques : « Ô trop fortunés, s'ils connaissaient leurs biens, les cultivateurs ! Eux qui loin des discordes armées, voient la très juste terre leur verser de son sol une nourriture facile » (II, p.99). Comblé de ressources, récompensé de sa fatigue, le cultivateur a en outre le sentiment d'œuvrer à la beauté harmonieuse de la nature (par exemple s'il plante ses vignes bien en rang, II, p. 89-90). De même, se sentir responsable est beau car on sent une harmonie entre son action et ses valeurs (ce qui est important, grave, ce qui a du prix pour nous), c'est l'argument du texte de Saint-Exupéry, on a senti un appel auquel on a répondu, on doit répondre d'une vie ou d'une mission que l'on sert.

3. La possibilité de joie semble un autre critère d'un beau travail. Si la possibilité de joie est un autre critère d'un beau travail, d'où vient-elle ? D'avoir vaincu une difficulté, comme en témoigne l'exclamation de Lubin : « le goût de la victoire chaque fois que j'enlève une commande », p. 219). On trouve du contentement à s'être ingénié à réussir là où c'était difficile (« plus un travail est susceptible d'amener de pareilles difficultés, plus il élève le cœur », p. 355 chez Weil) ; on se reconnaît dans une œuvre où on a mis de soi. La personnalisation est plus satisfaisante que la standardisation. Ainsi Margerie rêve d'« un institut de beauté comme un défi français à toutes ces usines sans âme où la beauté est débitée à la chaîne » (p. 241), la notion de « défi » soulignant le caractère factice de la seconde occurrence de « beauté ». Certaines tâches sont intrinsèquement laides, le critère de beauté dans l'action semblant pour Simone Weil être la possibilité de préserver la joie, une vie de l'âme, une faculté d'attention. D'où la beauté du travail littéraire : dans ces trois œuvres on voit bien une part

autobiographique retravaillée, un travail de la langue soigné et atteignant une beauté. Et qui sait, peut-être y a-t-il quelques agriculteurs qui travaillent en se récitant intérieurement les vers de Virgile (le vers étant plus harmonieux encore que la prose).

4. Spiritualiser le travail. On peut même aller au-delà et considérer que l'idéal du travail est de pouvoir unir *vita activa* et *vita contemplativa* (*ora et labora*). Le travail spiritualisé donne accès à la beauté et la poésie de la vie. C'est l'enjeu des dernières lignes de l'ouvrage de Weil, rédigées en 1942. Le travailleur, par son travail, fait un don de soi et reçoit en échange la beauté du monde. L'ouvrier a beau souffrir dans son âme et dans son corps, il accomplit sa vocation d'homme qui est « d'atteindre la joie pure à travers la souffrance » (« Condition première d'un travail non servile », p. 434). Le paysan virgilien a la satisfaction d'avoir œuvré à la restauration de la paix et de l'unité nationales sous le regard des divinités qui favorisent son action. La beauté n'est plus seulement dans le résultat atteint, mais dans une communion avec le bien ou le divin, par exemple la considération dans la matière d'une « propriété réfléchissante » (p.425) du divin : ainsi, dans les lois de la mécanique qui dérivent de la géométrie et contiennent des vérités surnaturelles permettant de voir la beauté et la présence de Dieu. Alors la contemplation devient possible au cœur même du travail, dans la matière quotidienne de son métier, si on peut être rendu sensible à son symbolisme et lui donner une signification religieuse (« Condition première d'un travail non servile », p. 428-430). Weil est consciente que seule la beauté peut permettre de supporter le présent, surtout s'il est pénible : « il y a un seul cas où la nature humaine supporte que le désir de l'âme se porte non pas vers ce qui pourrait être ou ce qui sera, mais vers ce qui existe. Ce cas, c'est la beauté. » (« Condition première d'un travail non servile », p. 423). Simone Weil concluait d'ailleurs un de ses cours ainsi : « Le beau est un témoignage que l'idéal peut passer dans la réalité ». La réalité douloureuse du travail peut en ce cas rejoindre l'idéal de la divinité.

Ccl° : Face au paradoxe d'un travail jugé beau mais plus souvent disgracieux, nous avons établi que cela venait peut-être d'une perspective éloignée (par le temps ou la condition sociale). Mais il est des critères pour rendre le travail profondément beau, en laissant le travailleur s'insérer avec harmonie dans un groupe, dans un temps, responsable d'un lieu, conjuguant corps et esprit, unissant enfin action personnelle et soumission à une matière dont il peut contempler les divines propriétés.

Voir aussi : « L'organisation sociale fait écran à ce que la vie contient de beauté : jamais l'homme n'est en face des conditions de sa propre activité » (Simone Weil, *La Pesanteur et la grâce*, p. 176) cité par Massipe, Alexandre. « La beauté du travail ouvrier chez Simone Weil », *Le Philosophoire*, vol. 34, no. 2, 2010, pp. 80-92 sur <https://www.cairn.info/revue-le-philosophoire-2010-2-page-80.htm>

"beau"? Grâce = aisance malgré difficulté (beauté danse). Mais peine du souffrance et laideur si corps perdus. Le W lui-même peut-il être beau? En quoi un W terrible peut-il être beau?

II - La laideur du W

1. Mvts disgracieux

Vg "labeur improbu" (I)
"lutte avec le guéret" (I)
effort, pénibilité

trainer "le cou tendu"
de gémissants chariotés (III)
=> hypallage

W monotone ≠ variété
impétueux profit ≠ gratuité

cf scène de Chaplin (soufflé)
beau

2. Différentité, déformation (≠ "forma")
Il corps tuméfié de Guillaume et Grégoire + jardinier "humanistes".

W animalisés "bêtes en cage" (Exp)
"l'âme et corps en morceaux"
beauté et grâce ssi W & arrêté
jours de grève. "si beaux" (Vie grève)
mais "pli de la paupérisse"
beauté fugace ms laideur du quotidien

3. Vilenie, vulgarité
mépris hō → langage grossier
Dutôt "je m'en fêche..." (1^{er} mv)
Levique de la souillure, avilissement

W "sale boîte", "atelier dégoûtant"
(lettre Souvarine)

Trō Ns regret jardinier → beau si éloigné
ou symbolique ("sa me parait → distance")

II - Certaines tâches, quoique difficiles, paraissent belles sous un certain angle

1. Beauté en partie illusoire, fruit d'un éloignement, idéalisation rétrospective (vieillard St Ex)

Vg pas paysan lui-même!

Vn beauté nom PQ ms réalité triviale
Vécés "éloigne davantage" "escoté réalité" (4^{er} mv)
consultants parlent d'"agréable" ≠ beau
Ophélie, le Neveu, Lys, Eden, Blanche-Neige connotent beauté/pureté.

2. Division sociale: W pénible/beauté
W plaisir automobiles nouvelles
(S) acceptation ouvriers ("tout ce...")
Vn ne montre m pas les ouvriers!

Fernand & Margerie jolies tabatières
"quartier Co + élégant". (5^e)
Ns joli + élégant ≠ beau.

Jenny et Benoît perruques (soir beauté)
"fiég - vs aux apparences" → ironie
esroquerie / superficialité.

⇒ Pr révolutionnaires: idéal de beauté = effet pensée bourgeoise
Vn Dissociation beauté / utilité

Alex ming / art → entreprise
prof collège France → utile?

Vg centre lupe, W paysan noumt
Trō W beau pr ceux qui jouissent de ses fruits. Ns pr le Weir lui-même?

III - L'homme peut trouver une beauté au W de son W + on lui doit

1. La fin embellit les moyens (mission)
Vg "n'aie pt honte... jument... immonde" beauté aide à supporter difficulté (*)

servir bien commun

≠ Vn "les gens c'est j'mstres jeli..." (2^e)
W partage contemplatif, culture (œuvres belles) commune à tous les échelons soc
ce littéraires (biens communicables)
≠ objets de luxe (biens partagés)

"trouche les chefs d'oe de la poésie grecq (4^e) (parronément) accessibles aux masses p: Théâtre Antigone "dir → manœuvre" (lettre à V. Bernard)

2. Harmonie corps - esprit = critère beau
W corps dissocié de l'esprit, âme
Vg corps qui pense, choisit goût

peuvent intellectuellement justice réciprocité effort + œuvre à la beauté (vignes en rang II)
St Ex: harmonie action/valeurs.

3. Possibilité de joie = 2^e critère beau W
Si difficulté vaincue (Lubin + Weil)

Si personnalisé ≠ standard (Margerie)
"institut de beauté... de j... beauté débite" (6)
↳ peut autobiographie de nos 3 se bécber en récitant Virgile?

4. Spiritualiser le W vita activa = contemplative
Dennos de soi pr recevoir beauté du mde (Caf)
Vg → paix ss regard des divinités bienveillante

Nature a "propriété réfléchissée" du divin
mea, géom → vérité, beauté de Dieu.
Symbolisme. Beauté rend supportable la difficulté, témoin que l'idéal peut

"Beau"? Grâce = aisance malgré difficulté
 souffrance et laideur si corps percé
 En quasi un w 7e.

I- La laideur du w

1. Mots disgracieux

Vg, labeur "improbable" (I)
 "lutte avec le quérét" (I)
 effort, pénibilité
 traîner "le cou tendu
 de gémissements charriots" (III)
 => hypallage

W monotonie ≠ variété
 impératif profit ≠ gratuité

cf scène de Chaplin ^{beau} (souple)

2. Différence, déformation (≠ "forma")

|| corps tuméfié de Guillaume 8 Exp.
 + jardinier rhumatismes.

W animalisés "bêtes en cage" (Exp)
 || "âme et corps en morceaux"
 beauté et grâce ssi w l'arrête
 joints de grève. "si beaux" (Vie grève)
 mais "pli de la passivité"
 beauté fugace ms laideur du quotidien

3. Vilenie, vulgarité

mépris hō → langage grossier

Dubôt "je m'en touche..." (1^e mut).

lexique de la souillure, avilissement

W "sale boîte", "atelier dégoûtant"
 (lettre Souveraine)

Tr° Ns regret jardinier → beau si éloigné
 ou symbolique ("sa me paraît" → distance)

II - (

d
8

1.
f
i

Vg

Vg

Op

2. |

W

Vn

Fe

Jen

=>

Vn

pro

Vg

Tr

Prolongement : autre texte de colle - La perfection est atteinte quand il n'y a plus rien à retrancher

L'usage d'un instrument savant n'a pas fait de toi¹ un technicien sec. Il me semble qu'ils confondent but et moyen ceux qui s'effraient par trop de nos progrès techniques. Quiconque lutte dans l'unique espoir de biens matériels, en effet, ne récolte rien qui vaille de vivre. Mais la machine n'est pas un but. L'avion n'est pas un but : c'est un outil. Un outil comme la charrue.

Si nous croyons que la machine abîme l'homme c'est que, peut-être, nous manquons un peu de recul pour juger les effets de transformations aussi rapides que celles que nous avons subies. Que sont les cent années de l'histoire de la machine en regard des deux cent mille années de l'histoire de l'homme ? C'est à peine si nous nous installons dans ce paysage de mines et de centrales électriques. C'est à peine si nous commençons d'habiter cette maison nouvelle, que nous n'avons même pas achevé de bâtir. Tout a changé si vite autour de nous : rapports humains, conditions de travail, coutumes. Notre psychologie elle-même a été bousculée dans ses bases les plus intimes. Les notions de séparation, d'absence, de distance, de retour, si les mots sont demeurés les mêmes, ne contiennent plus les mêmes réalités. Pour saisir le monde d'aujourd'hui, nous usons d'un langage qui fut établi pour le monde d'hier. Et la vie du passé nous semble mieux répondre à notre nature, pour la seule raison qu'elle répond mieux à notre langage.

Chaque progrès nous a chassés un peu plus loin hors d'habitudes que nous avons à peine acquises, et nous sommes véritablement des émigrants qui n'ont pas fondé encore leur patrie.

Nous sommes tous de jeunes barbares que nos jouets neufs émerveillent encore [...]

Notre maison se fera sans doute, peu à peu, plus humaine. La machine elle-même, plus elle se perfectionne, plus elle s'efface derrière son rôle. Il semble que tout l'effort industriel de l'homme, tous ses calculs, toutes ses nuits de veille sur les épures², n'aboutissent, comme signes visibles, qu'à la seule simplicité, comme s'il fallait l'expérience de plusieurs générations pour dégager peu à peu la courbe d'une colonne, d'une carène, ou d'un d'avion, jusqu'à leur rendre la pureté élémentaire de la courbe d'un sein ou d'une épaule. Il semble que le travail des ingénieurs, des dessinateurs, des calculateurs du bureau d'études ne soit ainsi, en apparence, que de polir et d'effacer, d'alléger ce raccord, d'équilibrer cette aile, jusqu'à ce qu'on ne la remarque plus, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus une aile accrochée à un fuselage, mais une forme parfaitement épanouie, enfin dégagée de sa gangue, une sorte d'ensemble spontané, mystérieusement lié, et de la même qualité que celle du poème. Il semble que la perfection soit atteinte non quand il n'y a plus rien à ajouter, mais quand il n'y a plus rien à retrancher. Au terme de son évolution, la machine se dissimule.

Antoine de SAINT-EXUPÉRY, *Terre des Hommes*, chapitre 3 « L'avion », 1939, *Œuvres complètes*, éd. Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1994, p.199.

¹ Il s'agit de Guillaumet, ami de Saint-Exupéry et, comme lui, pilote de l'Aéropostale.

² Dessin préparatoire à l'élaboration d'une machine ou d'un édifice.